

1

JE TROUVAI CE SOIR là le maître emmitouflé dans sa robe de chambre blanche, celle qu'il revêt aux heures de méditation intense, parce que, réfléchissant sans en absorber aucune toutes les radiations, elle permet à son fluide une concentration plus grande.

Merlec était absorbé par la lecture d'un journal du soir. Il ne leva pas les yeux ; il ne m'adressa pas une parole ; mais, m'indiquant du doigt le petit tabouret qui m'est réservé dans les circonstances graves, il me fit comprendre par un froncement de sourcils qu'il entendait ne pas être dérangé.

Je m'assis en silence et restai à contempler la chambre ou tant de pensées géniales furent conçues : de forme rectangulaire, à peu près quatre mètres sur trois, la chambre de Merlec contient trois meubles et rien de plus, un large lit-divan, une petite table sur laquelle se trouvent un livre, un verre et une bouteille, et le petit tabouret au pied du divan sur lequel le Maître daigne tolérer ma présence. Le livre est intitulé *Manuel du parfait détective* par H. H. Merlec. La bouteille

L'ENLÈVEMENT DE L'OBÉLISQUE

est remplie d'une liqueur verte communément appelée « pastis », dont il aime s'abreuver lorsqu'il médite quelque cas étrange. Le divan est recouvert d'une étoffe rouge écarlate sur laquelle la robe blanche du Maître fait une tache lumineuse. Les fenêtres sont étroites et hermétiquement closes quand règne la période de concentration intellectuelle.

Je restai silencieux et immobile pendant plus de deux heures attendant que Merlec veuille bien m'adresser la parole. Enfin il détourna les yeux de son journal, se versa un verre de « pastis » vert, l'avala à petites gorgées et me regardant fixement, et dit :

« Que pensez-vous de tut cela, Bitard ? »

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux et perdis contenance, comme cela m'arrive chaque fois que le Maître me fait l'honneur de m'interpeller. Je balbutiai :

« De... de quoi, Maître, de quoi est-il question ?, tout en me reprochant amèrement de n'avoir pas lu le journal du soir avant de pénétrer dans le sanctuaire.

– Lisez, réfléchissez, parlez », dit Merlec en me tendant le journal ; et avalant une nouvelle rasade du breuvage vert, il se renversa sur le dos et s'absorba dans la contemplation du plafond.

Ces gestes, a la brièveté de ces paroles, je compris que l'affaire était sérieuse et m'appliquant à obéir ponctuellement, comme je le fais toujours, je lus avec toutes l'attention dont j'étais capable l'article suivant qui apparaissait en première page du *Quotidien*.

2

VOICI CE que je lus :

UNE ÉTRANGE DISPARITION

Un fait unique dans les annales de la ville de Paris s'est produit aujourd'hui. Le *Quotidien* le mieux informé des journaux de la capitale se fait un devoir d'informer ses lecteurs de cet événement sensationnel. L'Obélisque de Louqsor, le plus bel ornement de la plus belle place de notre ville a disparu, et cette disparition reste un mystère angoissant.

Ce matin, vers dix heures, Mr. W. H. Duncan, touriste londonien de passage à Paris, se promenait dans nos rues, un guide à la main, sans autre but que de s'emplir les yeux du spectacle inoubliable de nos monuments. Descendant l'Avenue des Champs-Élysées, après avoir admiré l'Arc de triomphe et les deux palais, Duncan arriva place de la Concorde et là s'arrêta indécis. Pendant plusieurs minutes, il contempla l'étendue de la place, d'abord avec curiosité, puis avec étonnement.

L'ENLÈVEMENT DE L'OBÉLISQUE

Plusieurs fois, son regard erra de la chaussée à son guide, puis aux ministères, puis aux statues du pourtour ; ensuite il se mit à feuilleter nerveusement son livre. Non satisfait, il fit deux fois le tour complet de la place, s'arrêtant à chaque instant et recommençant le même manège. À la fin n'y tenant plus ; il aborda un agent de police qui, son bâton blanc au côté, s'apprêtait à remonter l'Avenue.

« *Look here*, Monsieur l'agent, pouvez-vous m'indiquer ou se trouve cet *damned* obélisque *of yours* qui est écrit dans le livre ? »

L'agent de police Moutard regarda longuement l'insulaire, d'abord avec soupçon, puis avec une pitié un peu méprisante ; enfin, du doigt, sans se retourner, il indiqua la direction du monument et continua son chemin à lentes enjambées. Mais déjà W. H. Duncan l'avait rejoint, et, avec une nervosité rare chez un Anglais, l'interpellait à nouveau.

« Je demande où se trouve le Obélisque, le grand Obélisque de Louqsor écrit dans le livre. »

L'agent fronça les sourcils ; se trouvait-il devant un mauvais plaisant ou un homme ivre ? Mais la colère du Britannique semblait sincère.

« Là, je dis là, en face de vous », dit l'agent Moutard en se retournant et en pointant devant lui son bâton blanc.

« Là... » Il n'acheva pas sa phrase. Il resta immobile comme pétrifié, dans une position ridicule, le bras tendu cependant que la file de voitures descendant l'Avenue,

L'enlèvement de l'Obélisque

croyant à quelque signal impératif, se dirigeait en foule vers la Rue Royale. L'Obélisque avait disparu.

La nouvelle s'est répandue dans Paris au cours de la matinée et des centaines de personnes commencent à se masser place de la Concorde, contemplant l'emplacement vide où s'élevait autrefois ce monument millénaire. La police alertée a déjà effectué de nombreuses perquisitions, mais aucune trace n'a été trouvée.

Ayant lu ce fait divers peu banal, je m'efforçai d'obéir à la deuxième instruction de Merlec, et, la tête dans les mains, les coudes sur les genoux, accroupi sur mon tabouret, je me mis à réfléchir profondément. Mais plus je retournais dans ma cervelle les éléments de ce cas étrange, plus je restais confondu et désespéré. Comme Merlec commençait à manifester des signes d'impatience devant mon mutisme, je balbutiai :

« C'est certainement un événement bien extraordinaire... » et je m'arrêtai court.

– C'est tout ? me demanda le Maître avec un petit rire sarcastique. Je vais donc essayer d'ordonner le cours de vos déductions.

– Parmi les circonstances de cette disparition, quel est le fait qui vous paraît le plus extraordinaire ?

– Il me semble, dis-je timidement, que la disparition en elle-même soit un des plus étranges... »

– Vous n'y êtes pas, Bitard, dit lentement le Maître, il y a quelque chose de beaucoup plus étrange que le

L'ENLÈVEMENT DE L'OBÉLISQUE

fait en lui même. C'est ceci : personne ne peut dire *quand* l'Obélisque a été enlevé.

– Mais, Maître, cela me paraît au contraire évident. Le vol a été constaté ce matin par un agent de police et un touriste anglais. Il est clair que le monument a été enlevé au cours de la nuit dernière. »

– Et pourquoi ? dit Merlec.

– Mais parce que hier l'Obélisque était encore là.

– Croyez-vous ? Je vois, mon pauvre Bitard, que vous n'avez pas encore bien pénétré les anomalies de ce cas étrange. Je vais vous mettre sur la voie. Quand êtes-vous passé, pour la dernière fois, place de la Concorde ?

– Il y a quatre ou cinq jours si j'ai bonne mémoire.

– Je croyais vous avoir répété mainte fois que la précision du souvenir était une des premières qualités du détective ; quand pourrez vous répondre avec exactitude aux questions que je vous pose ?... Il n'importe d'ailleurs ; il y a quatre ou cinq jours, comme vous dites quand vous avez traversé la place de la Concorde, l'Obélisque était-il encore là ?

– Mais bien certainement, Maître.

– En êtes-vous bien sûr ? Pouvez vous jurer sur la tête de tout ce qui vous est cher que l'Obélisque était là ?

– Mais... oui... c'est à dire... ; vous avez raison, Merlec, vous êtes un démon de l'enfer, mais vous avez raison ; il m'est impossible de faire un tel serment. Mais comment diable... ?

L'enlèvement de l'Obélisque

– Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de curieux dans cette histoire, c'est qu'on ne sait pas *quand* l'Obélisque a disparu. Remarquez qu'il a fallu un événement inaccoutumé, un étranger cherchant le célèbre monument, pour que l'on constate sa disparition. Les hommes, les Français en particulier, ne sont pas observateurs, et ce sont les choses les plus aveuglantes qui leur échappent. Ce matin, entre le lever du jour et onze heures, il est passé des milliers de personnes sur la place de la Concorde, et aucune ne s'est aperçue de la disparition. Cela a pu se passer ainsi pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années. Quel est le Parisien qui, traversant la Place de la Concorde, pensera à vérifier si l'Obélisque est là ?, et s'il n'y pense pas, si son esprit n'est pas spécialement orienté sur ce point, il y a un million à parier qu'il sera incapable de dire dix minutes après si l'Obélisque était là ou non.

– Mais... Maître, cela ne me paraît pas simplifier le problème.

– Je n'ai pas dit que cela le simplifiait... mais, trêve de badinage, avez-vous quelques idées de la façon, de la méthode si vous voulez, utilisée pour faire évanouir ce monument ?

– Une nuit obscure et nuageuse, murmurai-je faiblement, avec un système de treuils perfectionnés et silencieux...

– Mon pauvre Bitard, dit le Maître avec une expression de commisération qui me navra... et c'est pour

L'ENLÈVEMENT DE L'OBÉLISQUE

arriver à ce résultat que vous avez appris par cœur mon manuel de logique pratique... Une nuit obscure et nuageuse, dites vous ! essayez de raisonner au moins comme un enfant de six ans... des treuils perfectionnés ! D'abord connaissez-vous des ténèbres assez épaisses pour permettre une opération de ce genre sans que personne s'en aperçoive ? À n'importe quelle heure de la nuit, avez-vous vu la place de la Concorde suffisamment déserte pour que l'on puisse déménager l'Obélisque sans attirer l'attention de quelque passant ou de quelque sergent de ville ?... Et ensuite ! Êtes-vous assez simple pour rêver que l'éclairage électrique qui inonde la Place de la Concorde puisse être affecté en quoique ce soit par le fait que la nuit est obscure et nuageuse, comme vous le dites ? Quand un triple voile de plomb et d'airain serait interposé entre le firmament et le sol de Paris, interceptant tout, même les rayons cosmiques les plus subtils, croyez-vous vraiment que cela rendrait moins brillants les projecteurs qui éclairent les monuments de la capitale ?

– Je n'avais pas pensé à cela, dis-je un peu penaud, il faut donc que l'enlèvement ait eu lieu de jour ?

– Sortez, hurla Merlec, je n'ai encore jamais entendu maltraiter la logique comme vous le faites. Du fait que l'enlèvement n'a pu avoir lieu une nuit, si obscure soit-elle, vous concluez qu'il a eu lieu à la pleine lumière du jour ! Sortez !

L'enlèvement de l'Obélisque

– Mais, Maître ! pleurai-je, il faut bien que cela se soit passé une nuit ou un jour ? »

Merlec observa un long silence, puis subitement calmé, il prononça lentement :

« Vous vous trompez, Bitard, vous vous trompez ; l'enlèvement n'a eu lieu ni un jour ni une nuit... Laissez moi seul, maintenant, je vais réfléchir encore à ce petit problème que j'ai déjà en partie élucidé. Je vous ferai appeler si par extraordinaire j'ai besoin de vous. »

Je m'éclipsai sur la pointe des pieds, et éprouvai le besoin de marcher une heure dans les rues pour calmer mes nerfs. Longeant les quais, j'approchai de Notre Dame : c'est avec une véritable angoisse que je me risquai à jeter un coup d'œil timide vers la cathédrale...